

INTRODUCTION

Quelque soixante-dix ans après sa disparition, que ce soit en nombre d'exemplaires vendus de son vivant ou de rééditions depuis sa mort, Stefan Zweig s'impose comme l'un des écrivains de langue allemande les plus admirés et les plus présents de la première moitié du xx^e siècle. Pour preuve, l'incroyable succès remporté en France, en 2009, par l'une de ses nouvelles inédites, *Le Voyage dans le passé*, qui a figuré pendant presque un an dans la liste des meilleures ventes. Ainsi, même si certaines de ses biographies sont tombées dans l'oubli ou peuvent paraître désuètes, *Le Monde d'hier* et plusieurs de ses nouvelles, qui ont fait l'objet de multiples adaptations cinématographiques, théâtrales et télévisuelles, continuent à passionner le public tant du fait de leur intérêt psychologique et de l'émotion qui s'en dégage qu'en raison de la fin tragique de l'auteur.

De nombreuses biographies ont été consacrées à Stefan Zweig ; rien qu'en France, on en compte trois¹. En revanche, aucune ne s'applique véritablement à élucider les causes de son suicide, qui continue à émouvoir le public comme s'il s'agissait d'un drame récent auréolé de mystère et de romantisme.

Le présent essai n'ambitionne pas d'être une énième biographie de Zweig, mais vise à préciser les véritables motifs du suicide de l'écrivain autrichien et de sa jeune épouse, le 22 février 1942, au Brésil. Cette fin aussi bouleversante

1. Donald Prater, *Stefan Zweig*, La Table Ronde, 1981 ; Serge Niémetz, *Stefan Zweig, le voyageur et ses mondes*, Belfond, 1996 ; Dominique Bona, *Stefan Zweig*, Grasset, 1998.

qu'inattendue intrigue d'autant plus que, exilé loin de l'Europe, Zweig n'était nullement confronté à une situation menaçante qui l'eût obligé à mettre fin à sa vie pour échapper aux persécutions comme ce fut le cas pour nombre d'intellectuels juifs germanophones, tels Walter Benjamin, Ernst Weiss, ou le jeune mathématicien Vincent Doblin, qui tous trois se suicidèrent pour éviter de tomber entre les mains des nazis lors de l'invasion de la France par les troupes allemandes, alors que Zweig ne risquait rien dans sa paisible retraite brésilienne.

Même si son enfance avait été endeuillée par le suicide, à Mayerling, du *Kronprinz* Rodolphe de Habsbourg et de sa jeune maîtresse, même si le suicide était un thème à la mode dans la littérature autrichienne postromantique et qu'il fascinait Zweig qui y recourt de façon récurrente dans son œuvre, tout cela n'explique pas pourquoi il songeait déjà au suicide au seuil de la quarantaine, lui qui avait renoncé à ce projet, faute d'avoir trouvé une partenaire disposée à l'accompagner dans la mort. Du coup, on en vient à se demander si c'est à titre de compensation ou d'identification qu'il s'est alors lancé dans la biographie du dramaturge Heinrich von Kleist, suicidé à l'âge de trente-quatre ans en compagnie d'une jeune femme malade, Henriette Vogel, selon une mise en scène décrite avec une précision maniaque par Zweig qui s'en est largement inspiré dans la mise en œuvre de son propre suicide.

Parce qu'il y a quelque chose de profondément émouvant dans la décision d'un couple de mourir « uni dans l'amour », selon la formule de Zweig, son suicide – au même titre que celui de Kleist¹ – continue à susciter des questions et à attendrir le public. Comme si la dimension tragique et romantique de ce double suicide conférait une aura supplémentaire à son œuvre; comme si sa judéité et la date du décès (22 février 1942), alors que l'extermination des Juifs d'Europe devenait exécutoire, faisaient de Stefan Zweig une « victime collatérale » de la Shoah. Ce qui explique l'initiative de certaines institutions juives, dont le Mémorial de la Shoah, d'organiser

1. La chaîne Arte a diffusé le 28 mars 2011 un documentaire allemand de Simone Dobmeier, Hedwig Schmutte et Torsten Striegnitz, consacré au suicide de Kleist (*Heinrich von Kleist, ou le suicide romantique*).

des conférences autour d'un petit roman évocateur des derniers jours de Stefan Zweig et dont le succès illustre bien le culte dont l'écrivain est l'objet, tant du fait de sa judéité que d'une méconnaissance des circonstances réelles de sa mort¹.

À première vue, les raisons de son suicide ne présentent aucun point commun avec celui des autres intellectuels germanophones, juifs ou antinazis, persécutés et traqués en Europe occupée, et dont la mort volontaire apparut à leurs pairs comme prévisible ou dans l'ordre des choses, un tel acte de désespoir se justifiant d'emblée par un faisceau de facteurs objectifs. Aucune raison plausible n'explique la décision du couple Zweig d'en finir avec la vie, comme s'en étonnaient tous ceux qui les avaient connus de près et qui ne furent guère convaincus par les explications figurant dans la lettre d'adieu de Stefan Zweig.

Ce suicide avait paru d'autant plus étrange que, contrairement à nombre de représentants de « Weimar en exil² » acculés au suicide par les discriminations, le dénuement, la maladie, les désillusions politiques ou la terreur, Zweig résidait à l'autre bout du monde, dans un endroit où rien de précis ne le menaçait et où il bénéficiait en outre de conditions matérielles bien meilleures que ses confrères, réfugiés *in extremis* aux États-Unis ou en Amérique du Sud.

La plupart en effet, à l'exception, outre Zweig, de Thomas Mann et Franz Werfel, rencontrèrent les plus grandes difficultés à faire publier leurs textes et à subvenir à leurs besoins, au cours d'un exil erratique commencé dès 1933 et qui allait se prolonger bien au-delà de la capitulation de l'Allemagne nazie. Rares par ailleurs furent ceux qui bénéficièrent d'un accueil aussi chaleureux et enthousiaste que Zweig au Brésil et en Argentine. Sans oublier qu'il eut aussi l'immense privilège de voir ses derniers écrits publiés, même si ce n'était plus dans sa langue maternelle mais en traduction, et que de ce fait il les considérait avec tristesse « comme des enfants adoptifs et non comme des enfants de son sang ».

1. Laurent Seksik, *Les Derniers Jours de Stefan Zweig*, Flammarion, 2010.

2. Cf. Jean-Michel Palmier, *Weimar en exil*, 2 vol. (1. *Exil en Europe*; 2. *Exil en Amérique*), Payot, 1987.

Pour ces diverses raisons, la nouvelle du suicide de Stefan Zweig frappa de stupeur ses amis, qui n'ignoraient pas qu'il avait été accueilli comme un hôte de marque par le gouvernement brésilien et par tout le continent latino-américain, où l'on s'arrachait ses livres et se bousculait pour assister à ses conférences. Zweig disposait en outre de revenus confortables et n'avait donc aucun prétexte valable pour se soucier de l'avenir, sauf en cas d'extension du conflit. D'autant qu'après une errance d'une dizaine d'années entre une Angleterre qu'il n'aimait pas et une Amérique qui ne lui plaisait guère plus, il venait de jeter l'ancre dans un lieu paradisiaque, situé sur les hauteurs de Rio : Petrópolis, villégiature préférée du dernier empereur du Brésil, où l'écrivain autrichien, jusque-là incapable de se fixer quelque part, envisageait de s'établir durablement.

Or c'est là, à des milliers de kilomètres de l'Europe en feu, qu'il prend soudain la décision d'en finir avec la vie en entraînant sa jeune femme dans la mort et en laissant, à l'intention des autorités brésiliennes, une lettre officielle qui ne répond à aucune des questions posées par ce double suicide.

Ainsi, en apprenant la terrible nouvelle, l'écrivain Klaus Mann, aux yeux de qui Stefan Zweig incarnait la parfaite image de la réussite, s'interrogeait dans *Aufbau*, le journal de l'émigration allemande, sur les causes énigmatiques de ce double suicide, qu'il comparait notamment à celui, survenu à New York, de l'auteur dramatique Ernst Toller, l'un des protagonistes de l'éphémère République des Conseils de Munich : « La nouvelle du suicide de Stefan Zweig [...] a été tellement inattendue que c'est à peine si, d'abord, j'ai pu y croire. Dans le cas de Toller, on était préparé à quelque chose de ce genre ; mais [...] pas de sa part à *lui*, qui aimait tant la vie, qui savait si bien en jouir, qui semblait si choyé par le bonheur, si équilibré, si "*raisonnable*" ! Il avait la gloire, l'argent, énormément d'amis, une jeune femme – et il a tout rejeté. [...] Pourquoi ? Dans sa lettre d'adieu, il parle de la guerre [...] triomphe de la barbarie, explosion de l'instinct primitif de destruction. L'humaniste est saisi d'horreur. Ceci est-il encore son univers ? Il ne le reconnaît plus. "Je ne suis pas fait pour cette époque." [...] Et il prend du poison.

La gloire, l'argent et les amis, il les laisse derrière lui ; mais il emmène la jeune femme. [...] Je le prenais pour le type de l'écrivain qui s'ouvre au monde avec gourmandise, et que rien n'atteint. Et c'était un désespéré¹. »

À partir de cette réflexion, on peut se demander si, comme le soupçonnait Klaus Mann, ce n'est pas dans le type de relation que l'écrivain vieillissant entretenait avec sa jeune femme que réside l'une des clés du mystère. Pourquoi, sinon, un sexagénaire en parfaite santé, que le succès n'a pour ainsi dire jamais boudé, décide-t-il de mourir en entraînant avec lui la plus parfaite des secrétaires et la plus dévouée des épouses, cette Lotte Altmann, de vingt-huit ans sa cadette, rencontrée au début de son exil londonien, épousée en secondes noces, et avec qui il avait cru de surcroît retrouver une deuxième jeunesse et recommencer une nouvelle vie ? Ce qui donnerait un sens à cette phrase sibylline figurant dans sa lettre d'adieu, à savoir qu'il se suicide faute d'avoir réussi à reconstruire sa vie, phrase que Thomas Mann n'a pas manqué de relever dans sa nécrologie de Zweig : « Il n'a pas pu se suicider de chagrin ou de détresse. La lettre qu'il a laissée est tout à fait insuffisante. Que signifie cette *reconstruction of life* qui lui aurait été trop difficile² ? »

Parce que chaque suicide demeure un acte purement individuel et subjectif, qui recèle toujours une dimension cachée, rarement invoquée par les désespérés dans leurs lettres d'adieu, parce qu'ils ne font pas davantage allusion au facteur décisif ayant suscité le passage à l'acte, j'ai voulu identifier, dans toute la diversité et la complexité de leurs relations interpersonnelles, les éléments susceptibles d'expliquer le suicide de l'écrivain et de sa femme et les circonstances l'ayant précédé. En d'autres termes, cet essai vise à « autopsier » le suicide de Stefan et Lotte Zweig, pour faire émerger les raisons permettant de le contextualiser et de mieux en comprendre les tenants et les aboutissants.

Le suicide renvoyant à toute l'histoire du sujet et pas seulement à des faits contingents qui ne sont que des prétextes ou

1. Cité par Klemens Renolder, Hildemar Holl, Peter Karlhuber, *Stefan Zweig, instants d'une vie*, Stock, 1994.

2. Lettre à Erika Mann, 24 février 1942, citée in *ibid.*

des alibis, il m'a paru indispensable d'analyser, dans l'histoire de Zweig, les éléments ayant pu conduire à son geste irrévocable. Pour tenter d'y parvenir, il m'a paru nécessaire :

1) de dégager, par l'analyse approfondie de son journal, de sa correspondance et de son œuvre romanesque des dix dernières années, période charnière dans son existence, les éléments susceptibles de répondre le plus précisément possible à ces questions cruciales : quelles furent les raisons secrètes du double suicide ? Pourquoi Zweig fut-il poussé à cette extrémité ? Certains éléments auraient-ils pu *in extremis* empêcher le passage à l'acte ?

2) d'identifier le ou les éléments déclencheurs, apparus dans les dernières semaines brésiliennes et qui auraient servi de catalyseur à sa funeste décision.

Pour éviter de répondre à ces questions par des généralités, il était indispensable de consulter des sources brésiliennes que les premiers biographes de Zweig, faute de temps ou de moyens, n'avaient pas eu l'opportunité d'étudier. Donald Prater, le premier d'entre eux, s'est bien rendu au Brésil, mais il y est resté trop peu de temps pour se plonger dans des recherches approfondies. Quant aux autres, ils laissent l'impression de ne pas même avoir saisi cette opportunité et de s'être contentés de reprendre ce qu'avait dit Prater.

Or le parti pris de repérer les facteurs déclencheurs du suicide impliquait d'enquêter avec soin sur le troisième séjour de Zweig au Brésil (27 août 1941 - 22 février 1942), en concentrant les recherches sur les témoignages laissés par ceux qui l'avaient côtoyé au cours de ces six derniers mois, ainsi que sur les ouvrages consacrés par des auteurs locaux à un événement dont le retentissement fut grand au Brésil, comme dans le reste du monde. En ciblant les recherches sur les lieux du drame, il devenait alors possible de cerner avec précision les causes directes du passage à l'acte et le contexte psychologique dans lequel il s'inscrivit.

1

La confusion des motivations

Né à Vienne le 28 novembre 1881, Stefan Zweig était le fils cadet d'une riche famille juive. Son grand-père paternel, Hermann, était originaire d'une bourgade de Moravie, dans la partie hongroise de la Double Monarchie, où il possédait une petite fabrique de textile que son fils allait reprendre et développer. Attiré par les lumières du progrès, ambitieux et des projets plein la tête, Moritz part tenter sa chance à Vienne pour participer à l'essor industriel, et parce que les Juifs y bénéficient de droits de citoyenneté plus favorables qu'en Hongrie.

On peut penser que Moritz, de ce fait, estimait que l'Autriche et sa capitale étaient plus en accord avec ses projets que la Bohême et, surtout, que la lointaine Moravie. Cultivé, polyglotte, il avait suivi en matière religieuse l'exemple de son père, détaché du judaïsme orthodoxe afin de mieux s'intégrer. L'entrée de Moritz Zweig dans la modernité se concrétise par son mariage avec l'héritière d'une riche dynastie de banquiers d'origine judéo-allemande¹, Ida Brettauer, dont la famille avait également délaissé depuis longtemps la stricte pratique religieuse.

Fortunés et cosmopolites, les parents de Stefan Zweig, comme la plupart des Juifs germaniques riches et éduqués, suivaient les préceptes d'un judaïsme réformé, dérivé des Lumières juives, la Haskalah. La figure de proue en était le philosophe allemand Moses Mendelssohn qui avait traduit la Torah en allemand afin de délivrer le judaïsme des

1. Certaines branches de cette famille avaient déjà essaimé dans plusieurs capitales européennes, ainsi qu'aux États-Unis.

particularismes et coutumes archaïques qui marginalisaient les Juifs pratiquants en les maintenant dans des traditions d'un autre âge associées à la vie du ghetto. En Allemagne comme en Autriche, les familles juives aisées désireuses de s'intégrer se laissaient peu à peu séduire par la liturgie simplifiée proposée par Mendelssohn. Leurs enfants évitaient ainsi de se faire remarquer dans les lieux publics et réussissaient plus facilement leur insertion sociale. Mais la haute société viennoise, catholique et fortement antisémite, n'admettant qu'exceptionnellement les Juifs en son sein, le plus souvent moyennant conversion, les Juifs viennois ne pouvaient rompre totalement les ponts avec leur communauté. La raison en était sans doute plus sociale que strictement religieuse : ils eussent risqué sinon d'être privés de toute vie sociale. Ainsi, la majorité d'entre eux, quel que fût leur laxisme en matière religieuse, respectait les principaux rituels d'appartenance, comme la circoncision et la bar-mitsva, et célébraient les principales fêtes juives, en particulier Yom Kippour (le Grand Pardon). C'était sans doute le cas pour la famille Zweig qui, comme la plupart des riches familles juives viennoises, s'était écartée de certaines pratiques religieuses contraignantes, sans pour autant rompre totalement avec la tradition. Même si Stefan Zweig a souvent prétendu le contraire, son œuvre contient trop de références à la religion et à la culture juives, voire au yiddish parlé par ses grands-parents paternels, pour que l'on puisse prendre ses déclarations pour argent comptant.

La jeunesse dorée d'un surdoué

Élevé dans une famille riche à millions qui s'abstenait d'afficher sa fortune de façon ostentatoire, Stefan Zweig jouit d'une enfance et d'une jeunesse privilégiées sur le plan matériel. Il semble en revanche avoir souffert de sérieuses carences affectives, sa mère se consacrant davantage à ses toilettes, à ses mondanités et à ses flirts qu'à sa vie familiale. La nouvelle *Brûlant Secret* offre un aperçu des sentiments ambigus que Zweig nourrissait envers elle. Le héros en est un jeune garçon dévoré par la jalousie, qui tente de s'interposer entre

sa mère et un séducteur dans les bras duquel elle est prête à s'abandonner. Ce récit sonne trop juste pour ne pas être la transposition à peine déguisée d'un souvenir d'enfance dont on peut supposer qu'il joua un rôle capital dans la structuration de la vie affective de Zweig.

Élève médiocre dans la plupart des disciplines, hormis la littérature, le jeune Stefan Zweig suit un cursus secondaire sans histoire, mais s'ennuie fermement. Très jeune, à l'image de son condisciple Hugo von Hofmannsthal, idole de sa génération, Zweig écrit des textes en prose et surtout des vers dont certains sont publiés dans des revues sérieuses, lorsqu'il est encore au gymnasium. Le bachelier s'oriente ensuite vers des études de philosophie, qu'il entame à l'université de Vienne puis poursuit à Berlin. Il se passionne pour la richesse culturelle et littéraire de la capitale du Reich wilhelminien et fréquente assidûment la bohème berlinoise, ainsi que certains écrivains et intellectuels prometteurs, au nombre desquels le futur ministre des Affaires étrangères de la République de Weimar, Walter Rathenau. En 1904, il revient dans sa ville natale pour soutenir sa thèse sur Hippolyte Taine. Doté d'un titre de docteur en philosophie qui l'autorise à se débarrasser de la tutelle familiale, nanti d'un pécule confortable hérité de ses grands-parents ainsi que d'une rente versée par ses parents, Zweig, tout en continuant d'écrire et de publier, part à la découverte de l'Europe. Il s'attarde notamment en France, pays qu'il considère vite comme sa seconde patrie et où il fera de fréquents séjours. Il poursuit ensuite ses explorations par-delà les océans, s'aventurant en Inde, en Asie et en Amérique du Nord. Il continuera de se déplacer ainsi, constamment, jusqu'à son mariage tardif, la veille de ses quarante ans. Entre-temps il a loué une garçonnière à Vienne, embauché un domestique et continué à voyager au gré de ses humeurs. Insouciant, dégagé du souci de trouver un emploi rémunéré, il papillonne et mène une vie sentimentale quelque peu dissolue, enchaînant des aventures sans lendemain mentionnées dans son *Journal* sous l'appellation peu compromettante d'« épisodes ». Son existence est alors celle d'un dilettante surdoué qui rédige des critiques de livres destinées aux pages culturelles des quotidiens allemands et autrichiens et publie

de courtes nouvelles dans les suppléments littéraires des journaux viennois et berlinois. Tout au long de sa vie, sauf peut-être dans ses dernières années d'exilé, il aura le rare privilège de ne jamais se préoccuper de questions d'argent.

En 1912, il rencontre une jeune divorcée, de deux ans sa cadette, Friderike-Maria von Winternitz, dont le charme, l'intelligence, la culture et la belle âme, au sens de générosité, de dévouement, d'ouverture d'esprit, le séduisent instantanément. De mère chrétienne et de père israélite, elle-même baptisée, Friderike (née Burger) se plaisait à raconter que sa route avait croisé à diverses reprises celle de Zweig bien avant de faire officiellement sa connaissance. Une façon de suggérer qu'il y avait de la prédestination dans leur relation, qui devait se poursuivre bien après leur divorce. Mariée très jeune à un aristocrate désargenté et volage dont elle vit séparée, nantie de deux fillettes en bas âge, Friderike est une femme totalement atypique pour l'époque. C'est en effet une intellectuelle, qui a suivi de véritables études et qui gagne sa vie comme romancière, journaliste et traductrice ; c'est aussi une femme qui ne refuse pas les aventures.

Durant la Première Guerre mondiale, Zweig, bien que dispensé du service militaire en raison de sa faible constitution, s'engage, sous l'impulsion de son patriotisme, dans le cadre du service civil aux armées. À un moment, lui qui s'est débrouillé pour être muté en Suisse demande à Friderike de venir le rejoindre avec sa petite famille. Ils louent alors deux petites maisons contiguës – qui permettent à Zweig de ne pas entendre les bruits de la nursery – dans une propriété en pleine nature, dans les environs de Zurich. Ce *modus vivendi* est imposé par Zweig, qui ne supporte pas d'être dérangé dans son travail par la proximité des enfants et ne veut pas renoncer à son indépendance. Ainsi, dès qu'il se sépare momentanément de Friderike, il reprend ses habitudes de célibataire endurci jusqu'à ce que, excédée par son indécision, et par ailleurs sollicitée par d'autres prétendants qui ne lui déplaisent pas, elle exige de Zweig d'officialiser leur union sous peine de rompre.

Le mariage sera célébré en 1919 avec l'accord des parents Zweig qui s'inquiétaient du célibat prolongé de leur fils et se

montrent d'emblée conquis par la personnalité de Friderike et son influence bénéfique sur les humeurs dépressives de leur fils cadet. Ce dernier a posé deux conditions préalables et non négociables au mariage : le respect absolu de son travail, qui prime sur tout le reste, et le droit de conserver son indépendance, ce par quoi il faut entendre sa liberté sexuelle, la fidélité n'ayant jamais été son fort.

Son héritage et des droits d'auteur en constante progression permettent à Zweig, qui est la générosité incarnée, de subvenir largement à l'entretien d'une famille. Le désir de s'éloigner de Vienne et de ses tentations multiples pour mieux se consacrer à son œuvre l'incite à acquérir à Salzbourg un grand manoir, uniquement accessible par une centaine de marches taillées dans la roche et passablement décrépi, que Friderike va s'employer à restaurer et aménager avec goût. Ainsi, ni les jeux d'enfants, ni les bruits de la vie quotidienne, ni la moindre intrusion intempestive ne viendront perturber le travail du grand écrivain. Sujet à de brusques sautes d'humeur et à des accès dépressifs cycliques quasiment depuis l'enfance, Zweig manifeste depuis toujours un grand besoin de solitude, alternant des voyages fréquents avec une vie sociale intense. Mais les mondanités et le farniente lui pèsent cependant assez vite pour qu'il ressente le besoin impérieux de retrouver la solitude habitée de sa maison du Kapuzinerberg, devenue après la création du festival de Salzbourg, en 1920, un haut lieu de rencontre de l'élite intellectuelle et artistique européenne.

Grâce à l'influence tutélaire de Friderike, à son soutien sans faille dans les périodes de dépression ou d'affres créatrices, Zweig abandonne son existence de dandy et de dilettante pour se muer en un travailleur acharné, dont la productivité littéraire ne cesse d'augmenter au fil des années. Tant pis si c'est parfois, vers le milieu des années 1920, au détriment de la qualité, tendance contre laquelle Friderike le met régulièrement en garde. Toujours est-il qu'entre 1916 et 1933, il alterne avec une maestria surprenante des biographies d'écrivains, de penseurs ou de personnages historiques (Dostoïevski, Freud, Hölderlin, Nietzsche, Fouché, Marie-Antoinette, Marie Stuart et des dizaines d'autres moins fouillées), la traduction

d'œuvres de ses amis français, en particulier Émile Verhaeren et Romain Rolland. Ce dernier, que Zweig admire et respecte profondément, deviendra en quelque sorte son mentor et son référent moral. Zweig écrit également des nouvelles ou de courts récits romanesques, genre où il excelle, mais qui lui vaudront l'appellation quelque peu réductrice et condescendante de « feuilletoniste ». Il rédige aussi des critiques littéraires pour des journaux et des revues ainsi que des pièces de théâtre qui rencontrent d'emblée le succès. Son *Volpone* sera joué sur plusieurs scènes allemandes et son *Jérémie*, qui sera représenté sur les plus grandes scènes autrichiennes et allemandes, deviendra un succès mondial de son vivant.

Malgré son dur labeur quotidien, Zweig continue cependant de voyager au gré de ses humeurs, des exigences de sa santé (les cures amaigrissantes en particulier) et de ses intérêts professionnels ou amicaux. Parfois il part seul, parfois accompagné de son épouse. Mais même s'il se déplace beaucoup, en particulier pour des tournées de conférences à l'étranger, pour la promotion de ses œuvres ou pour se reposer, de préférence à la montagne l'été et dans les pays ensoleillés l'hiver, il ne s'agit jamais de repos intégral car partout il emporte du travail. Mais lorsque ses séjours à l'étranger se prolongent, un détail le préoccupe : comment trouver sur place une secrétaire compétente et germanophone à qui il puisse dicter son imposant courrier ou ses livres en chantier. Il n'est pas anodin de mentionner ici cette habitude de dicter, qui remonte quasiment au début de sa carrière d'écrivain professionnel et qui, par la suite, deviendra en quelque sorte la pierre angulaire de son destin.

Ainsi, jusqu'à la veille de son cinquantième anniversaire, la vie de Stefan Zweig, parfaitement réglée et organisée, s'apparente à celle d'un grand bourgeois éclairé qui côtoie l'élite artistique, intellectuelle et politique européenne. Bref, un privilégié qui jusque-là n'a jamais été confronté à l'adversité. Cela étant, Zweig n'est pas pour autant à l'abri de troubles d'ordre psychique. Mais, par chance, les phases dépressives plus ou moins graves, plus ou moins longues qu'il traverse et qui perturbent régulièrement son équilibre et son moral interfèrent peu sur son travail. Il n'est pas rare en effet de

l'entendre dire que ses accès de neurasthénie, qu'il désigne par l'expression « mon foie noir » ou « ma bile noire », sont en général propices à son activité d'écrivain, du simple fait qu'ils l'obligent à désertier le monde et à se replier sur son « moi intérieur ». Au moment de la Seconde Guerre mondiale, Zweig utilisera de façon récurrente l'expression « foie noir » pour désigner ses dépressions, et celle de « résistance intérieure » pour désigner son refus d'adopter des positions partisans contre l'Allemagne ou de s'engager dans un quelconque débat politique.

Une fois qu'il en a terminé avec l'ouvrage en chantier, vient alors le temps de l'évasion, consacré à voyager, à se distraire et surtout à renouer avec le monde extérieur sous la forme de rencontres avec des amis et de conquêtes amoureuses, généralement furtives et sans lendemain. Jusqu'au moment où une nouvelle idée, un nouveau projet le ramènent dans sa propriété du Kapuzinerberg, entourée d'un grand jardin avec potager et poulailler, proche de la nature et coupée des rumeurs du monde, où tout est conçu pour faciliter son travail et l'apaiser.

Peu après son cinquantième anniversaire, apprenti-sorcier de sa propre existence, Stefan Zweig va pourtant bouleverser tout ce bel équilibre. À ses dépens. Et ce changement radical auquel il aspire, il l'effectue comme indifférent à l'avancée du nazisme qui se profile en Allemagne et en Autriche et dont il mettra étonnamment longtemps – quand bien même il prétendra le contraire après coup – à comprendre la gravité et les répercussions dramatiques sur son destin en particulier, sur celui de ses coreligionnaires et de millions d'autres Européens en général.

Une aspiration irrépessible au changement

Le 9 novembre 1931, quelques jours avant son cinquantième anniversaire, qu'il appréhende depuis des mois car il craint de le voir sonner le glas de la période la plus féconde de sa vie, Zweig reprend l'écriture de son journal, abandonné depuis une quinzaine d'années, pour constater : « Ma

vie conjugale court à la catastrophe, parce que celle-ci est préférable au marasme. Mais que de temps vais-je perdre, combien d'épreuves nerveuses m'attendent, confiscation, ordonnances – on aurait mieux fait de partir pour la France sans se soucier de rien¹. »

Le mariage de Zweig se dégrade. Un ennui accablant s'est emparé de lui, un état apathique dans lequel il a le sentiment de s'engluer. Mais l'allusion à ce « on » mystérieux restera une énigme, Zweig ayant soigneusement veillé à détruire toute trace de sa correspondance intime avant de quitter Salzbourg. Est-ce là une clause de style pour remplacer un « je » trop révélateur? Avec qui envisage-t-il de se réfugier en France? Avec sa femme, ou avec une relation récente dont il est amoureux, lui qui en temps ordinaire est plutôt adepte de conquête sans lendemain? Au cours de ses déplacements proches ou lointains, Zweig a en effet régulièrement pratiqué les brèves rencontres érotiques, dont Friderike feignait de ne pas se formaliser, à condition que lesdits « épisodes » ne s'éternisent pas dans des correspondances fastidieuses à classer, corvée qui lui incombait plutôt qu'à la secrétaire, pour des raisons de confidentialité qui préoccupaient fort Zweig.

Depuis un certain temps déjà, pour des raisons obscures qui semblent autant tenir à son tempérament ombrageux qu'à des griefs recevables, la présence des deux filles de Friderike lui est devenue insupportable. Alors qu'il les a élevées comme ses propres enfants, il ne cessera de leur imputer la responsabilité de sa mésentente avec son épouse. Et à celle-ci, il reproche régulièrement de se montrer trop indulgente avec ses enfants, Alix, née en 1907, et Suse, née en 1910, en prenant systématiquement leur parti lors des discussions. Curieusement, lui qui avait longtemps témoigné de l'affection aux jeunes filles s'est mis brusquement à juger leur présence odieuse et les voue aux gémonies, sous prétexte qu'elles ne sont pas encore mariées ou ont trop tendance à s'amuser, ce qui laisserait entendre qu'elles cumulent les aventures. Pour futiles que puissent paraître les raisons de cette attitude, il n'en est pas moins vrai qu'elles le conduisent progressivement à manifester son exécration de la vie familiale et à vouloir

1. *Journaux 1912-1940*, Fischer Verlag, 1984; tr. fr. J. Legrand, Belfond, 1986.

désert son foyer, à moins que tout cela ne cache un mobile plus trouble, peut-être lié au démon de midi et à son goût ancien pour les jeunes filles, parfois même nubiles!

L'attitude de Zweig apparaît d'autant plus étrange qu'il a surveillé leur éducation, contribué à leur entretien et n'a jamais manqué de les saluer d'un mot gentil dans ses lettres à Friderike. Et voilà que, du jour au lendemain, il ne supporte plus celles qui étaient en quelque sorte ses filles adoptives. S'agit-il d'un nouveau caprice, de l'un de ces accès subits de détestation envers des proches, dont il est coutumier, comme il le reconnaît d'ailleurs à maintes occasions? Sous prétexte de sauver son mariage, il va jusqu'à enjoindre à Friderike de se séparer de ses filles au prétexte qu'elles seraient futiles, superficielles, paresseuses... et toujours célibataires à bientôt trente ans! Ces récriminations semblent d'autant plus ridicules, voire déplacées, qu'en 1929 encore il décrivait à Friderike, partie rejoindre en Suisse sa cadette, Suse, l'entente idyllique qui régnait alors au Kapuzinerberg entre lui, Alix et les animaux de la maison.